



Hommage à l'homme et au soldat

(1922 - 2013)

Hélié Denoix de Saint-Marc

Hélié de Saint-Marc est mort lundi 26 août, à 91 ans, dans sa maison drômoise, près de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

En 1994, j'avais sollicité de lui un entretien. Après m'avoir régalée, dans un petit restaurant dont j'ai oublié le nom, d'une brouillade aux truffes, il répondit, dans cette belle demeure provençale, à toutes mes questions, sans en éluder aucune, dans une improvisation totale, de manière exclusivement orale. Et pourtant il craignait les questions métaphysiques, pour lesquelles il savait que j'avais un penchant .

Il déroula le film de sa vie, avec, à la fois une passion, un désir d'en montrer la cohérence, et la distance nécessaire qui donne les clés pour comprendre.

Saint-Marc a traversé une grande partie du XX siècle en gardant la devise de la Légion, à laquelle il appartient: Honneur et Fidélité. Agent de liaison en 1941, il entre dans la Résistance: il a 19 ans. Arrêté par la Gestapo, il est déporté, en 1943, à Buchenwald puis à Langenstein. Libéré en 1945, il entre dans la Légion étrangère et se bat en Indochine. En 1954, le commandant de Saint-Marc est envoyé en Algérie. À la tête du premier REP, il participe, en avril 1961, . au « putsch d'Alger». Il passera cinq ans en prison, et signera ses lettres d'un double matricule: «déporté à Buchenwald (matricule 20543) et détenu à Clairvaux (n° 3)».

*En cet homme qui fut aux postes les plus avancés et les plus exposés de l'histoire, on découvre aussi un contemplatif et un observateur qui saisit de l'intérieur les civilisations étrangères, attentif, avide de comprendre dans l'humanité d'autrui ce qu'il appelle « sa propre humanité dans sa face cachée, secrète, **sa part** manquante».*

Le geste qu'on garde de lui est l'imitation des paysans vietnamiens qui, à chaque saison, travail ingrat et méthodique, repiquent le riz. Il disait de ses livres : «Ces pages n'ont de sens que si d'autres hommes et d'autres femmes trouvent parmi elles quelques graines pour les replanter ailleurs.»

Danièle Masson



– **Danièle MASSON**

Vous êtes né dans un milieu privilégié, doublement enraciné, et chrétien, où l'on n'oubliait ni la messe ni la prière du soir en famille. Puis, à dix-neuf ans, vous entrez dans la Résistance, et vous êtes prisonnier à Buchenwald. «Le monde des certitudes dans lequel j'avais été élevé éclate brutalement», dites-vous. Quelles sont ces certitudes brisées par le monde concentrationnaire ? Y avez-vous perdu la foi, ou cette foi a-t-elle été grandie, purifiée, comme celle d'un Soljénitsyne, qui bénit le rôle qu'a joué dans sa vie l'univers des camps ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Avant d'être arrêté, de connaître l'univers concentrationnaire, je vivais dans un monde protégé, dans une famille très structurée, reliée à des principes fermes, où le doute n'avait guère de part. Les relations humaines confortaient cette influence. J'ai grandi dans un collège de jésuites dont les élèves étaient issus des mêmes milieux sociaux que moi, et si, par l'intermédiaire de la maison familiale en Périgord, j'avais un rapport étroit avec le monde paysan proche de nos familles à l'origine terrienne, le reste de l'univers m'échappait : j'étais étranger au monde ouvrier et au monde intellectuel contestataire, à tout ce qui n'était pas ce Sud-Ouest où j'étais né et d'où je ne m'étais guère évadé.

J'ai été brutalement plongé, à vingt et un ans, dans le monde des prisons qui était le creuset de l'épreuve, dans l'horreur des interrogatoires sur laquelle je n'aime pas m'appesantir. Je me rappelle l'aumônier de mon collège de jésuites, le Père de Gueuser,

que nous appelions affectueusement « le Gueux ». Il avait vécu cette communauté de destin d'hommes aux origines et aux fonctions si diverses qu'ils étaient restés jusqu'alors étrangers et comme imperméables les uns aux autres, et qui apprenaient à se connaître et à s'aimer dans la boue des tranchées. Il avait perdu les deux jambes dans cette guerre ; mais sa foi restait sans faille. Avant sa mort, il avait écrit : « j'ai beaucoup raté, beaucoup heurté et déçu, beaucoup cherché, trouvé, donné, souffert... Jamais je n'ai douté ni de Dieu ni du Christ. »

Mon expérience concentrationnaire, en 1943, est à la fois similaire et différente. Dans le monde des camps, il n'y avait ni aristocrates ni paysans, ni bourgeois ni ouvriers, ni professeurs ni étudiants, et les réputations vertueuses ou celles de voyous ne distinguaient plus les hommes. Battus, crevant de faim et de froid, ils étaient tous semblables. De ce monde soumis à la meule de la souffrance, surgissait la vérité profonde de chaque être, et cette vérité bouleversait les images que j'avais pu me faire d'autrui dans mon adolescence. La pire abjection et la pire cruauté, l'affaissement, le goût de la délation côtoyaient la plus grande noblesse. Et cette abjection et cette noblesse, je les ai découvertes là où je m'attendais le moins à les trouver. C'était une remise à plat totale de l'homme, dépouillé de ses prestiges sociaux. Cette remise à plat, je l'ai éprouvée aussi à l'égard des convictions, et ma foi n'est pas restée ce bloc sans fissures qui était celle du Père de Gueuser. Il me semblait au contraire que tout craquait.



Ce monde de l'horreur où des hommes qui n'avaient pas demandé à naître souffraient les plus atroces calvaires s'imposait à moi comme un monde absurde. Restait à choisir entre l'absurde et le mystère. Quand la souffrance est trop dure, quand elle écrase, il reste la révolte ou l'identification au Christ en croix : « Pourquoi m'avez-vous abandonné? »

– **Danièle MASSON**

La Seconde Guerre mondiale, pour les hussards, sonne le glas d'une « génération heureuse qui aura eu vingt ans pour la fin du monde civilisé... Avez-vous le sentiment d'appartenir à une génération perdue qui a assisté au naufrage de la civilisation chrétienne, ou d'avoir choisi le premier rang, avec le souci de sauver, au-delà du bonheur individuel et de la cohésion sociale, les valeurs chrétiennes ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Chaque grande guerre marque la fin d'un monde, et celle-là plus qu'une autre. J'ai grandi dans une France qui m'apparaissait comme l'une des plus grandes puissances du monde, où l'armée française me semblait la première armée, la flotte française la deuxième flotte du monde, talonnant de près la britannique. Lorsque j'ouvrais l'atlas, je voyais les territoires où flottait le drapeau français, l'Asie extrême, l'Océan Indien, l'Afrique noire, l'Afrique du Nord, les Caraïbes, l'Océan pacifique. Nos esprits de jeunes adolescents appréhendaient l'épopée coloniale, avec ses ombres et ses lumières, comme une grande œuvre de civilisation occidentale et chrétienne.

L'armée française, que nous considérons comme une armée invaincue et invincible, a été vaincue en quelques semaines, malgré l'héroïsme de ses soldats. Elle a subi la plus grande défaite de son histoire, et dans le Sud-Ouest, nous avons vu arriver les débris de cette armée, et derrière elle, une armée victorieuse, une jeunesse triomphante, un matériel rutilant, que nous avons regardés avec un mélange de haine et de fascination.

Cet effondrement de notre armée était un cataclysme tel qu'aucune génération, je crois, n'en a connu, et qui sonnait comme le glas d'un monde. À cet écrasement par l'étranger succédait une France divisée contre elle-même, une partie annexée, une autre occupée par l'armée allemande, une autre sans occupation avec un État français dirigé par le maréchal Pétain. Il y avait ceux qui pensaient qu'il fallait continuer à se battre et ceux qui voulaient serrer les coudes autour du vieux vainqueur de Verdun ; ma famille était elle-même divisée.

C'était la fin d'un monde de cohésion et de certitudes. Quelque chose de nouveau, que nous ne savions pas nommer, naissait.

– **Danièle MASSON**

Quand vous revenez de Buchenwald, vous êtes survivant. Cela aiguise-t-il le goût de la vie, ou prédispose-t-il à l'au-delà ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Vous aimez les questions métaphysiques, et moi je les crains. Du creuset de l'épreuve concentrationnaire naissait en moi un homme nouveau qui me donnait des hommes, de mon propre pays, de ma foi, une vision différente, privée des repères et des coordonnées qui avaient été les miens.



Comme si je me retrouvais, seul, face à mon destin. Il est difficile de parler du passé; j'ai peur que mes souvenirs soient marqués par la réflexion survenue après coup, mais je crois que je suis revenu des camps avec un grand appétit de vivre. Après avoir porté la mort en moi, la lumière du soleil, la beauté des êtres, la douceur de vivre ont pris une acuité plus vive, un caractère imprévisible et comme immérité; et simultanément j'ai éprouvé le sentiment très fort, indéracinable, du tragique de la vie.

– **Danièle MASSON**

Après votre retour de déportation, vous entrez dans la Légion étrangère. Pourquoi ce goût du silence, de l'anonymat? Étiez-vous devenu un exilé chez vous ou en vous-même? Vouliez-vous oublier le nom des Saint-Marc, l'enracinement gascon et péri-gourdin? Que cherchiez-vous dans la Légion?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Si j'essaie d'analyser avec prudence les raisons de mon engagement, je trouve plusieurs éléments. Mes souvenirs d'avant la Seconde Guerre mondiale, d'abord. J'étais passionné par l'épopée coloniale, par des hommes comme Lyautey, Laperrine, Charles de Foucauld, ce mélange de conquête des terres et de « conquête des cœurs », selon le mot d'Auguste Pavie. Les exploits de la Légion étaient le sédiment de mon esprit, mais j'ai deviné, en outre, qu'à la Légion je retrouverais cette manière de regarder les hommes que j'avais découverte en camp de concentration: hommes jugés dans leur vérité profonde, qui réside en chacun d'entre nous, et que certaines circonstances révè-

lent brutalement, faisant éclater le vernis du paraître et de l'avoir. Et je quêtai cet être qui s'épanouit lorsqu'il est dépouillé de l'avoir et du paraître qui deviennent des accessoires: je l'avais découvert dans les camps et je le cherchais dans la Légion étrangère.

Dans la Légion, j'ai trouvé aussi la fonction militaire dans ce qu'elle avait de plus profond: des hommes qui font silence entre eux et peut-être en eux-mêmes, sur leur nation, leur famille, leur nom, pour se consacrer totalement à la fidélité, au contrat signé avec l'armée, pour devenir disponibles dans le temps, dans l'espace, corvéables à merci. Cela, j'y aspirais obscurément dans mon adolescence, le monde concentrationnaire m'avait révélé l'anonymat involontaire, et je le voulais volontaire, avec le don total de la personne. Un don religieux, en quelque sorte.

– **Danièle MASSON**

Vous faites trois séjours en Indochine, vous l'aimez avec passion, pour « sa lumière, ses odeurs... son petit peuple dur à la peine, sa civilisation ancienne et raffinée ». En 54, vous êtes envoyé en Algérie; elle vous attire, vous fascine, cette terre « où se côtoient la Bible, le Talmud et le Coran », Vous vous dites œcuménique en politique; le contact avec des civilisations creusets de religions diverses et souvent ennemies vous a-t-il rendu œcuménique en religion? Plus généralement, le brassage des guerres n'a-t-il pas brisé la cohésion du catholicisme?



– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Je ne suis pas un catholique honteux mais un catholique fier de l'être bien que grand pécheur. Le contact que j'ai eu, et que je garde, avec des Vietnamiens, bouddhistes, confucianistes, taoïstes, ou avec des musulmans, fervents, mais non intégristes, m'a montré avec évidence qu'il peut y avoir une haute spiritualité dans toutes les religions, et m'a donné la conviction qu'un homme sincère, né dans une religion, peut y faire son salut.

J'ai surtout vécu avec les peuples d'Indochine les plus reculés, éloignés de la religion chrétienne, et j'ai aussi trouvé au Vietnam, et j'y trouve aujourd'hui surtout, un catholicisme fervent et d'autant plus héroïque qu'il se développe dans un climat de répression et de mépris pour le christianisme. J'ai été très sensible, dans cet Extrême-Orient, au goût de ne pas heurter, au sens de la politesse et des demi-teintes, aux rites qui canalisent la violence humaine, à l'osmose entre la terre et ses habitants, à tout ce qui se résume dans un sens inné de l'harmonie et qui colore la spiritualité, quelle qu'elle soit.

Le contact avec d'autres religions, ce frottement intime m'a ouvert l'esprit sur la sincérité, la grandeur, la profondeur de croyants non-chrétiens, mais n'a pas affadi ma foi, elle l'a faite au contraire apparaître plus belle, plus noble, plus vraie, comme si les spiritualités connues et aimées étaient des participations à l'unique vérité. Ce qui ne m'empêche pas de faire mien l'aveu de Bernanos : pour vingt-quatre heures de doute, une minute de foi profonde...

– **Danièle MASSON**

L'Indochine, était-ce « racheter juin 1940 dans l'Asie des années 50 ? en somme, une manière de rédemption ? Et Le nouveau désastre, le souvenir amer des villages d'Indochine armés par les Français, puis abandonnés par eux au Vietminh, « les crosses des fusils contre les mains des villageois qui s'agrippent » aux camions français, le gardez-vous comme un remords personnel, sans repentir puisque sans réparation, ou comme une trahison de l'Europe chrétienne ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Il y a beaucoup de questions dans votre question. Ce qui s'est passé en Indochine a prolongé l'amertume de l'effondrement de 40. L'aventure passionnante, fascinante, s'est achevée dans la douleur, avec l'impression de nous être rendus coupables d'abus de confiance. D'où, plus tard, mon geste de rébellion contre le pouvoir politique : je retournais contre lui les armes qu'il m'avait confiées. Il y a une cohérence dans la suite des trois séquences. Premier acte : effondrement de l'armée française en 40. Deuxième acte : divorce de la nation française d'avec elle-même, entre ceux qui voulaient continuer la guerre et ceux qui voulaient refaire le tissu patriotique à l'intérieur de la France. Troisième acte : drame de l'Indochine.

J'étais aux premières loges, alors, acteur qui a ressenti la terrible responsabilité prise en engageant et armant, par ordre, des populations étrangères, et ensuite en les abandonnant, par ordre. Trahison de l'Europe chrétienne ? je ne sais pas, mais j'éprouve



en moi-même le sentiment d'avoir trahi ma conscience, et c'est beaucoup. Naturellement, je ne suis le porte-parole de personne, pas même de ma génération d'officiers; je me méfie des grandes voix qui parlent pour tous. Je témoigne de ce que j'ai vécu et senti.

– **Danièle MASSON**

J'aimerais vous poser la même question à propos de l'Algérie, mais alors vous vous révoltez, vous participez, en avril 1961, au « putsch » d'Alger. Était-ce une manière de réparer ce que vous aviez laissé faire en Indochine? la réponse d'honneur d'un militaire à la trahison des politiques?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Tout cela en même temps. L'Algérie est le quatrième acte de la tragédie que j'évoquais. Mais alors nous avons d'autant moins compris que, contrairement à l'Indochine où la situation de l'armée française était périlleuse, en Algérie l'armée était victorieuse, grâce en partie à nos frères d'armes musulmans. Récemment interviewé à la télévision algérienne, j'ai fait admettre aux journalistes, après une conversation houleuse, que la France avait un contrôle parfait de la situation. Ce qui ne résolvait pas le drame algérien: la victoire militaire ne règle pas les problèmes, mais elle permet au camp victorieux de les traiter en position de force. ,

De Gaulle a été l'artisan de cette étrange dérobade. Voulait-il d'emblée négocier avec le FLN et donner l'indépendance sans condition? Espérait-il une solution favorable à la France en jouant un rôle de premier plan sur la scène internationale, et en s'attirant la sympathie des pays arabes, ce qui

impliquait d'abandonner l'Algérie à son destin? Je ne sais pas sonder les reins et les cœurs. Mais ses *Mémoires* dans lesquels il affirme: « De tout temps j'ai su qu'il fallait donner l'indépendance à l'Algérie », inciteraient à opter pour l'hypothèse machiavélique.

– **Danièle MASSON**

Camus, fils charnel de l'Algérie, et athée, saisissait l'enjeu spirituel de la guerre d'Algérie: pour lui les Arabes pouvaient se réclamer de leur appartenance à un Empire musulman dont la doctrine et le ciment étaient l'islam, mais il existait aussi un empire chrétien dont pouvaient se réclamer les Français d'Algérie. Camus ne voulait ni d'une Algérie française dont le corollaire eût été l'intégration, défi dangereux à cause de l'islam inassimilable et de la poussée démographique des populations musulmanes, ni d'une Algérie indépendante qui n'aurait pu accéder à l'indépendance économique et eût été reliée à un empire islamique. Son rêve était l'Algérie constituée par des peuplements fédérés et reliés à la France. Quel fut le vôtre, et qu'est-il devenu au contact du réel?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Le temps est un allié difficile: on a du mal à distinguer son opinion du moment de celle que l'on s'est forgée après coup. Dans le tumulte des événements, nous souhaitons éviter le fiasco d'Indochine, éviter l'abus de confiance, l'abandon vulgaire, le massacre des hommes qui avaient cru en nous, éviter que l'empreinte française en Algérie ne fût à jamais effacée. Désir fortifié par l'attirance charnelle pour l'Algérie.



L'Algérie dont je rêvais était plus proche de celle de Camus que de l'Algérie de ceux qui voulaient la France de Dunkerque à Tamanrasset; cela pour des raisons démographiques, ethniques, et d'équilibre national. Je ne croyais déjà guère possible ni souhaitable de faire du Chaouïa de l'Aurès ou du Saharien de Tamanrasset un Français semblable à celui des Flandres ou de la Catalogne. Mais je pensais que la présence française et européenne était le gage et l'avant-propos, la préface d'une réalité algérienne, européenne et africaine à la fois, chrétienne et musulmane, qui ferait de l'Algérie un Liban des années heureuses.

C'est pour cela que nous nous battions et que nous acceptions de mourir.

– **Danièle MASSON**

Les trois guerres auxquelles, adulte, vous avez participé, ont été perdues par l'Europe chrétienne et gagnées par le communisme et l'islam. Y voyez-vous des « guerres orphelines », dont le vent de l'histoire rendait l'issue inéluctable, ou des victoires volées ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Je ne crois pas au vent de l'histoire. Je crois qu'elle a des soubresauts, des tumultes, non pas un sens qui serait indépendant de nos volontés. Ces guerres ne s'inscrivent pas dans un dessein dont le sens nous aurait échappé.

Le gâchis épouvantable de l'Algérie était évitable. Dans le désastre où le FLN au pouvoir a conduit le pays, les intégristes musulmans sont gagnants, face à un peuple qui n'a pas une maturité intellectuelle et politique élevée.

Quel est le bilan de la colonisation? La France a-t-elle créé les élites nécessaires à ce pays pour qu'il acquière une certaine autonomie et assume son indépendance? Ce qui est sûr, c'est que la France n'a pas tenté la chance qui consistait à jouer la carte berbère. L'Afrique du Nord a jadis été chrétienne, avec la présence sur son sol de quarante-deux évêques. Pourquoi ce pays chrétien s'est-il effondré sous les coups de l'invasion arabe? Les Arabes, en conquérant et colonisant, imposaient l'islam, atout fondamental qui leur permettait d'étouffer les dissensions par le primat de la religion.

Les supputations historiques sont vaines, mais si la France avait eu la volonté et la persévérance de rechristianiser l'Afrique du Nord, l'Algérie actuelle ne serait pas ce champ de ruines. Je crois que la rechristianisation de l'Afrique du Nord n'était pas totalement utopique. Nous étions les maîtres du terrain. Or, dans l'inconscient de l'islam, la force et la vérité vont de pair: le vainqueur est pour lui, de surcroît, détenteur de la vérité. Je me rappelle avoir lu les *Mémoires* d'un colonel qui participait au siècle dernier aux opérations militaires en Afrique du Nord. Il arrive dans la région de Tiaret, obtient des succès militaires et la pacification d'un certain nombre de tribus. Leurs chefs viennent le voir: « Ton Dieu t'a donné la victoire, ton Dieu est le vrai Dieu; nous voudrions, avec nos tribus, nous convertir à ta religion. » Le colonel affolé écrit à son supérieur hiérarchique, qui lui répond: « Coupez court, pas question. » La volonté française refusait que la victoire militaire s'accompagnât d'aucune forme de mission.



– **Danièle MASSON**

Cet échec cinglant de l'Occident chrétien, le gardez-vous en vous-même comme une plaie ouverte ou comme une blessure cicatrisée ? y voyez-vous une analogie avec la Croix rédemptrice, souffrance féconde, victoire spirituelle sous l'apparente défaite, ne serait-ce que parce que « la justice, cette fugitive du camp des vainqueurs », donne aux vaincus la béatitude des « persécutés par la justice » ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Les blessures restent douloureuses et ne sont pas cicatrisées.

Elles ne le seront pas, parce que, dans les aventures où j'ai été impliqué comme acteur, « décideur », je me sens responsable de tout le sang versé, de toutes les souffrances, de toutes les larmes qui ont accompagné ces événements, et je ne peux m'en sortir par un solde de compte en disant : « maintenant, c'est fini, bonsoir les amis, pensons à autre chose. » Je suis partisan de tourner hardiment les pages, mais j'aime les apprendre par cœur avant de les tourner.

– **Danièle MASSON**

J'appartiens à une génération qui est née lors de la Seconde Guerre mondiale, a grandi sous la guerre froide, était adolescente au moment du naufrage de l'Algérie et jeune encore lors de celui du Vietnam. Elle a le privilège ambigu d'avoir été maintes fois marquée du sceau de la guerre et de n'en avoir vécu aucune. Elle en garde, me semble-t-il, quelque chose d'irresponsable ; génération sans repères et sans père, et d'abord ce Père obscurément cherché et ouvertement rejeté qu'est Dieu. Pensez-

vous que ces guerres qui nous ont meurtris sans que nous les ayons vécues aient eu leur part dans la « mort de Dieu » prophétisée par Nietzsche ? Pensez-vous que ces guerres aient eu une incidence, en Europe, sur la désertification spirituelle, en Afrique et en Orient, sur la montée des intégrismes ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

Ces guerres ont été mal vécues, mal comprises par les opinions, outrageusement simplifiées par les schémas médiatiques. D'où un débousolage, une perte de coordonnées, dans la jeunesse en particulier. Les jeunes gens que je rencontre s'interrogent, m'interrogent : pourquoi la France a-t-elle engagé des hommes là où elle ne voulait pas gagner, pourquoi a-t-elle fait des promesses qu'elle ne pouvait ou ne voulait pas tenir ? Ils ont le sentiment qu'elle a été parjure. Sans aller jusqu'au nihilisme, ils sont gagnés par le scepticisme, et perdent les repères moraux donnés par le Décalogue et les valeurs judéo-chrétiennes.

– **Danièle MASSON**

Vous dites vous-même que vous avez été acteur, « décideur ». Pensez-vous, comme Cioran, que la pensée soit la sclérose de la vie, la rouille de la vitalité ? Par ailleurs, vous regardez d'un regard amoureux ce Vietnam que vous avez, dites-vous, aimé jusqu'à la démesure. N'êtes-vous pas un militaire atypique ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

De la pire cruauté à l'héroïsme et la générosité oublieuse d'elle-même, j'ai tout vécu. Cela donne à la réflexion une grande richesse et la garde de l'abstraction or-



gueilleuse qui construit des systèmes globaux et cohérents sans lien avec le réel. Tout ce que je pense s'enracine dans des expériences concrètes et douloureuses, se rattache à des visages de femmes et d'enfants.

Je suis un homme de terrain. Je me rappelle le mot d'un de mes chefs militaires à propos d'un de mes camarades : « Il est bien trop intelligent pour faire un bon guerrier ». L'action suppose, non l'aveuglement, mais un raccourcissement volontaire du raisonnement ; elle exige aussi qu'on n'ait pas d'états d'âme. Quand j'étais jeune officier, j'ai été reçu par un vieux sous-officier de la Légion : « Mon lieutenant, avez-vous un bon sommeil, et n'avez-vous pas trop d'imagination ? Oui ? alors vous ferez un bon soldat. » C'était une réflexion perspicace. Mais je ne suis pas seulement homme d'action ; j'ai aimé passionnément l'Algérie, et surtout le Vietnam avec lequel j'ai été en symbiose, un Vietnam que je porte en moi comme une blessure, et que j'ai récemment revu. Mais, si je m'étais souvenu, il m'a semblé que les lieux, eux, avaient oublié : c'était une autre mort. Cette capacité d'imprégnation, outre un fait de nature, vient sans doute du temps terrible de la déportation : à un âge où l'homme en moi était inachevé, j'ai vécu avec des Autrichiens, des Hongrois, des Russes, des Polonais, des Allemands. J'ai appris à regarder, à compatir, à oublier l'image sociologique de moi-même.

– **Danièle MASSON**

Vous évoquez, à propos de votre engagement, le service inutile, le sacrifice inutile. Cela rejoint-il l'honneur hautain et sans Dieu d'un Montherlant, ou la tâche obscure et féconde du serviteur inutile de l'Évangile ?

– **Hélie DENOIX de SAINT-MARC**

C'est la question la plus complexe. Il n'y a pas de sacrifice inutile.

Tout homme qui meurt pour une cause, même discutable, répond à une soif d'absolu et dans une perspective chrétienne, le sacrifice n'est jamais inutile. Je ne crois pas au sacrifice inutile selon Montherlant.

Mais votre question en sous-tend une autre : la vie a-t-elle un sens ? L'homme est le seul animal qui tente de donner un sens à sa vie. Et sur ce sens, le doute m'envahit parfois.

Saint-Exupéry disait : « je hais mon époque de toutes mes forces : l'homme y meurt de soif ». Je me méfie autant du catastrophisme que du progressisme angélique. Nous n'allons pas de l'ombre vers la lumière. Je crois que le destin de l'humanité varie de façon anarchique sans que nous puissions en prévoir les règles. Personnellement je ne m'adonne à aucune de ces logiques. Très modestement, mon destin essaie de se frayer un chemin difficile, complexe et douloureux pour tenter, au soir de ma vie, de me regarder dans une glace sans rougir.

*Saint Paul-Trois-Châteaux,
mars 1994*

